

Ingres, Henri Scheffer, Horace Vernet, Paul Delaroche, Eugène Delacroix ; dans la philosophie, Royer-Collard, Maine de Biran, La Romiguière, Joffroy, Victor Cousin, de Maistre, de Bonald ; dans les luttes du barreau et dans la tribune, le général Foy, Berryer ; Armand Carrel dans le journalisme ; Lainé de Serre, le baron Louis, de Villèle, Martinac, Casimir Perrier, dans l'administration et la politique ?

« Derrière cette élite, une jeunesse ardente remuait des idées, se passionnait pour la liberté, et se passionnait aussi, ce qui est le signe des grandes époques, pour une théorie ou pour une école. Fallait-il engager sa responsabilité, son nom, risquer sa vie pour une grande cause ? On allait. Fallait-il de longs travaux ? On les entreprenait avec courage, on les poursuivait avec persévérance. Chaque journal était sûr de la fidélité de ses rédacteurs et de ses lecteurs, parce qu'on se serrait, parce qu'on vivait. Qu'était-ce que le *Globe* ? Une école. Qu'était-ce que le *National* ? une armée. La France victorieuse sans combat, recommençait à mener le monde. Qui aurait pu croire, après le traité du 20 novembre 1815, qu'elle se relèverait si tôt et avec tant d'éclat. La génération paraissait épuisée par la guerre et par une longue dictature.

« Il en est de même aujourd'hui. Il faut regarder de haut et voir loin pour retrouver l'espérance ; et il faut nous voir tels que nous sommes, et nous juger sans pitié pour découvrir le remède.

« Nous avons à déplorer, à côté des désastres matériels, bien des ruines morales. Cette grande fièvre qui pousse les esprits aux résolutions mâles, est bien tombée depuis vingt-cinq ans ! Nous avons fait un bien autre usage de notre activité ! Nous avons remplacé la gloire par l'argent, le travail par l'agiotage, la fidélité et l'honneur par le scepticisme, les luttes de partis et de doctrines par des compétitions d'intérêts, l'école par des clubs, Méhal et Lesueur par des chansonnettes.

« Absoudre ou glorifier les mauvaises mœurs, faire une royauté aux femmes perdues, remplir nos yeux de leur luxe, nos oreilles du récit de leurs orgies, nos esprits de leur démenée, nos cœurs de leur vaines passions.

« Aider dans leurs manœuvres les voleurs publics, les applaudir tout au moins : leur prodiguer tout ce que le monde peut donner, le plaisir, la renommée, le pouvoir ;

« Se rire de la morale, la nier, ne plus croire qu'au succès, ne plus aimer que le plaisir, ne plus adopter que la force ;

« Remplacer le travail, l'étude sérieuse et profonde par je ne sais quelle fécondité d'avortement qui supprime les œuvres ;

« Parler avant d'avoir pensé, préférer le bruit à la gloire ;

« Calomnier les actes et les doctrines pour se dispenser d'admirer, d'obéir et de croire ;

« Eriger en système le dénigrement, faire du mensonge une institution ;

« Est-ce bien le spectacle que nous avons vu ? Est-ce bien la société que nous avons été ? Et s'il en est ainsi, ne devons nous pas confesser, malgré les héros et les martyrs de la dernière heure, que nous étions vaineux avant Sedan.

« Oui, nous portions en nous la cause de défaite. Oui, nous avons été presque aussi coupables que malheureux. Oui, nous avons à guérir l'âme même de la France.

« Après l'avoir constaté, rappelons-nous aussitôt l'étendue de nos ressources. Qu'est-ce dans l'histoire, qu'une période de vingt années ? Une nation peut subir l'influence fatale des événements sans cesser d'être au fond ce que la nature, les lois, les traditions l'ont faite. C'est une étrange manie des révolutions de vouloir toujours qu'un peuple ne commence à vivre qu'à partir du moment où elles se sont saisies de lui. 93 changeait notre calendrier. Il disait : l'an premier de la République. Il effaçait les fleurs de lys. Plus tard, on a abattu la colonne Vendôme. Soyons plus fiers ; gardons : Charlemagne, Henri IV, les grands souvenirs de la première république. Nous devons être justes envers le passé, et nous le pouvons sans crainte. L'histoire n'est pas mauvaise pour nous. Deux jours n'effacent pas dix siècles, il serait désastreux de nous faire illusion sur nos fautes : mais il le serait aussi de méconnaître cette puissance de transformation et cette indomptable vitalité qui, tant de fois, et tout récemment, dans ce siècle même nous ont préservés de la déchéance.

« Notre génération, si cruellement éprouvée, peut laisser d'elle une noble trace, si elle commence un peuple.

« Soyons comme un voyageur tombé dans le précipice, qui ne perd pas le temps à gémir et à se désespérer, mais commence sur le champ à remonter vers la lumière, marchant, marchant sans cesse, indifférent à sa fatigue et à ses blessures, décidant avec sang-froid et promptitude sur le parti qu'il doit prendre à chaque pas, renversé peut-être par un obstacle, se relevant aussitôt pour hanter la déconvenue, et ne comptant que sur la justesse de son esprit et l'inébranlable fermeté de son cœur.

« Messieurs, c'est une victoire morale à gagner, une victoire sur nous-mêmes. Ce que nous avons été, nous pouvons, nous devons le redevenir. L'histoire des quatre derniers mois démontre que nous le pouvons.

« Il semblait, il y a quatre mois, qu'il ne s'agissait plus que de bien mourir. Mais, Dieu soit loué ! Il s'agit aujourd'hui de renaitre, — et de relaire un peuple, à force de bon sens, de travail et de probité. »

Préface.

— Cette femme qui trotte à bas sur ses hauts talons, à quoi pense-t-elle ? qui peut-il y avoir dans ce cœur et dans cette cervelle ? à ? me disais-je en traversant, sous un soleil tropical, la place d'Armes de Versailles.

Mes réflexions furent interrompues par un choc assez rude.

— Prenez donc garde ! m'écriai-je d'un ton quelque peu impatient.

— Pardon, Monsieur, répondit une voix douce et lente, c'est que je suis aveugle.

— Ah ! repris-je confus et portant la main à mon chapeau, comme si l'aveugle avait pu me voir.

En y pensant, je n'étais pas très sûr d'avoir été heurté par lui ; c'était peut-être bien moi qui l'avais heurté, distrait que j'étais par ma mauvaise humeur contre la dame.

Elle continuait à marcher lestement, venant vers nous et ne paraissant nullement se douter de mes critiques. Elle était jeune, jolie, et portait avec une désuolte tant moderne son petit chapeau chargé de fleurs et de plumes, et sa robe relevée à la façon des bergères de trameaux.

Au moment où elle arriva près de l'aveugle, que j'avais dépassé, mais vers qui je me retournais de temps en temps, car il m'intéressait, en raison sans doute du tort que j'avais eu envers lui, le pauvre homme était bien embarrassé. Il était arrivé à l'angle de l'avenue de Paris, et titait dans le vide avec son bâton, ne trouvant plus le mur de la caserne, qui lui avait jusque-là servi de guide. La jeune femme s'arrêta, hésita, fit quelques pas lentement, retourna la tête, et enfin, paraissant prendre une grande résolution, elle revint avec vivacité vers l'aveugle.

Elle lui parla un instant ; puis, sans souci du contraste que sa brillante toilette formait avec les habits râpés du vieillard, elle passa son bras sous le sien, et se mit à marcher près de lui tout doucement, dirigeant ses pas et écartant du bout de sa petite bottine les cailloux qui obstruaient le chemin. Tout en marchant, elle se penchait vers lui et lui parlait d'une voix douce.

Je m'étais rapproché : je me promettais pour mon plaisir, je n'avais rien à faire ; je pouvais bien contenter ma curiosité. Je me mis à les suivre ; ils ne s'en aperçurent pas, et je pus écouter leur conversation. J'appris que l'aveugle avait soixante-dix huit ans ; qu'il avait été bon ouvrier, mais que l'âge et son infirmité le forçaient au repos ; que, d'ailleurs, ses enfants prenaient soin de lui, et qu sa petite-fille Lisé le conduisait tous les jours à la promenade, mais que ce jour-là elle était un peu malade, et qu'il avait cru trouver son chemin tout seul. Il s'était perdu, et n'avait rencontré aucun passant, excepté un monsieur qui lui avait parlé trop rudement pour qu'il osât lui demander de le remettre sur sa route.

Je commençais à être très-mécontent de moi-même.

La jeune dame lui répondait ; elle lui faisait des questions sur l'âge de ses petits-enfants, sur leur caractère, leurs goûts ; promettait au vieux d'aller les voir et leur porter des joujoux ; s'informait de leurs études ; parlait de donner à l'ainé, qui lisait déjà couramment, de belles histoires qu'il pourrait lire à son grand-père, les soirs d'hiver au coin du feu, ou bien l'été dans quelque allée déserte du parc, où l'air est si frais et si doux à respirer, et où les petits oiseaux chantent si bien dans les grands arbres. J'entendis aussi quelques paroles plus basses sur Dieu, la lumière de l'âme, et sur le soleil de l'autre vie, qui saurait faire oublier aux yeux mortels le soleil d'ici-bas. L'aveugle écoutait, souriait ; la paix se répandait sur son visage, il finit par répondre avec un accent pénétré :

— Oh ! oui, vous avez raison ; dans l'autre monde et même dans celui-ci, il y a encore bien des joies pour un pauvre aveugle.

Nous étions arrivés dans la rue de la Paroisse. La jeune femme s'arrêta, entra dans une maison, monta un escalier, conduisant le vieillard. J'entendis frapper à une porte qui s'ouvrit, et des exclamations de surprise, de joie, de remerciements chaleureux, accueillirent l'aveugle et sa conductrice. Puis elle redescendit vivement, regarda à sa montre, parut effrayée de l'heure, et partit presque en courant dans la direction de la place d'Armes.

— Eh bien, me dis-je tout contrit, elle était pressée, et elle s'est détournée de son chemin, cette créature frivole et cupricieuse, sans